

Chapitre 11

Quelques mois plus tard...

Alice referma la porte derrière ses parents. Tout le monde était parti. Qu'allait-elle faire à présent ? Rester seule dans cette grande maison ? Elle ne l'avait pas quittée depuis un an.

- Tu es sûre que tu ne veux pas que l'on reste encore un peu avec toi ? lui avaient demandé ses parents avant de partir.
- Non, vraiment, rentrez à la maison, leur avait-elle répondu. Vous avez besoin de vous reposer. Ces dernières semaines ont été éprouvantes pour tout le monde. Je vais rester ici et mettre un peu d'ordre dans la maison. De toute façon Papa revient dans deux semaines pour le rendez-vous chez le notaire. Ne vous inquiétez pas, je suis chez moi ici ; je m'en sortirai.
- Comme tu voudras, mais tu appelles quand tu veux surtout, et si ça ne va vraiment pas, tu peux venir à la maison, lui avait dit sa mère, en l'embrassant une dernière fois.

Deux semaines auparavant, Marie avait eu une autre attaque, et après quelques jours passés à l'hôpital entre la vie et la mort, elle s'était doucement éteinte, en pleine nuit, tous ses enfants à ses côtés. Le lendemain, les beaux-enfants, les petits-enfants, les arrière-petits-enfants, toute sa famille était arrivée à la maison. On s'embrassait, se prenait dans les bras, pleurait à chaudes larmes, riait en se remémorant de bons moments passés auprès de GM. C'était une réunion de famille comme Marie les aimait : joyeuse, simple, animée, et musicale. Le piano et les chansons résonnaient comme de coutume à longueur de journée, non sans une certaine cacophonie parfois. Malgré le deuil et le chagrin, la musique continuait d'envahir la maison et les cœurs.

La dernière réunion de famille était à Noël. Tout le monde savait que Marie était très affaiblie et que c'était sans doute son dernier Noël. La plupart des gens de la famille avait fait le déplacement pour quelques jours. La rénovation de la vieille bâtisse venait d'être terminée, et plusieurs personnes pouvaient enfin y séjourner. On avait félicité le travail des cousins. Bertrand était très fier de lui, mais il avouait qu'il n'aurait rien pu faire sans l'aide d'Alice.

L'après-midi de Noël, le repas gargantuesque enfin terminé, une bonne partie de la famille alla se promener. L'air était doux pour un mois de décembre, et les plus jeunes regrettaient l'absence de neige. Mais l'on se délectait de l'air frais et revigorant de la campagne. Alors que les petits couraient à l'avant du groupe, Alice se retrouva à l'arrière avec sa mère.

- Je trouve ta grand-mère bien affaiblie, lui avait-elle dit, j'espère que tu ne te fatigues pas trop à t'occuper d'elle et que tu n'hésiteras pas à appeler à l'aide si besoin.
- Maman, ne t'inquiète pas pour moi, je te l'ai déjà dit ! Je vais très bien, et m'occuper de Grand-Mère est un vrai bonheur ! Elle est très facile à vivre tu sais. Mais c'est vrai qu'elle diminue beaucoup ces temps-ci. C'est justement

pour cela que je dois rester avec elle. Elle n'a pas besoin d'autres soignants. Pas pour le moment...

- Tu as un peu pensé à l'après ?
- L'après quoi ?
- Quand Grand-Mère sera partie. Tu sais que ça arrivera, et peut-être plus tôt que tu ne le penses.
- Il m'arrive d'y réfléchir. Mais c'est encore assez flou. D'un côté, j'aurais plutôt envie de continuer la musique, et d'un autre je n'ai pas tant envie que ça de retourner vivre à Paris. Je dois admettre que je me sens bien ici, à la campagne, au calme. Je ne me suis jamais sentie autant chez moi.
- Alors restes-y.
- Si seulement c'était aussi simple. Pour l'instant ce sont Papa et ses frères et sœurs qui me permettent de vivre, tant que je m'occupe de Grand-Mère, mais après ? Et puis la maison ? Elle ne me revient pas.
- Elle pourra si tu le souhaites. Et je t'assure que tout le monde fera en sorte que tout se passe le plus simplement possible.

Alice avait doucement hoché la tête. Au début de cette aventure, elle s'était fait la promesse de ne pas trop se préoccuper de l'avenir. Grand-Mère était encore là, et la jeune femme avait encore le temps de définir ce qu'elle souhaitait réellement.

Mais le temps avait filé bien vite depuis Noël, et Alice se retrouvait aujourd'hui face à la réalité. Grand-Mère était partie, et tout le monde dans la famille attendait d'elle qu'elle reprenne la maison. Son père lui avait dit qu'il lui donnait encore un peu de temps pour réfléchir, jusqu'au rendez-vous que ses frères et sœurs et lui avaient avec le notaire, dans deux semaines. Alice avait des millions de raisons de rester ici. D'abord, elle adorait la maison, et s'y sentait chez elle. Bertrand et Céline n'étaient pas loin et lui avaient promis de lui faire rencontrer du monde, et de l'accueillir chez eux si elle se sentait trop seule. Et pour son travail ? Une amie de Céline avait parlé d'elle au directeur de l'école de musique de Périgueux, et il cherchait justement un professeur de violoncelle. Mais accepter ce poste voulait dire renoncer à son rêve de petite fille, et ne jamais jouer dans un orchestre. Cependant, cette dernière année passée auprès de Marie avait fait grandir Alice. Un jour, alors qu'elle discutait avec sa grand-mère de ce poste, Marie lui avait dit : « Parfois, la vie n'offre pas ce que l'on souhaiterait, mais elle s'arrange toujours pour vous proposer autre chose ». Depuis, cette phrase résonnait sans cesse dans sa tête. Mais c'est comme s'il lui manquait une raison de rester, de vivre ici et d'abandonner Paris une bonne fois pour toutes. Elle devait trouver cette raison supplémentaire pour accepter de rester.

C'était une fin d'après-midi pluvieuse, le genre qui vous donne envie de vous pelotonner sous la couette. Dans le salon, Isis et Argos étaient sagement couchés près de la cheminée, l'air d'attendre encore leur maîtresse disparue. Alice les caressa tendrement : « Et vous deux alors ? Je ne peux quand même pas vous abandonner non ? ». Pour se reconforter, la jeune femme se prépara un chocolat chaud, se cala dans un fauteuil et alluma la radio. Elle reconnut le deuxième concerto pour piano de Rachmaninov. C'était la fin du deuxième mouvement. Son mouvement préféré. La jeune femme avait entendu ce morceau des centaines de fois, joué par différents artistes. La version diffusée aujourd'hui était très émouvante, on sentait que le pianiste y mettait toute son âme. Alice

ferma les yeux tandis qu'elle écoutait attentivement la fin du concerto. La mélancolie qui ressortait de ces notes de musique la saisissait à chaque fois. La dernière note jouée, il y eut quelques secondes de silence avant d'entendre les applaudissements du public.

Nous sommes toujours en direct de la Philharmonie de Paris. Le jeune et talentueux Charles Vernet vient de nous interpréter, avec beaucoup d'émotion il faut bien l'avouer, le deuxième concerto pour piano de Rachmaninov. Un emblème de la musique romantique, que Vernet sait toujours aussi bien sublimer.

Alice sentit son cœur se soulever. C'était la première fois qu'elle entendait parler de Charles depuis son départ, il y a an. Elle s'était défendue de regarder sur Internet ce qu'il faisait. Elle s'était dit, plus d'une fois, que s'il ne rappelait pas, c'était sans doute qu'il était en tournée. S'il avait voulu la rappeler, il l'aurait fait. Sa fierté lui interdisait bien évidemment de demander à Bertrand, surtout qu'il ne devait pas avoir plus de nouvelles qu'elle.

Charles entama ensuite *Le Clair de lune* de Debussy. Le morceau préféré de Grand-Père. Celui que Grand-Mère avait joué presque jusqu'à la fin. Alice fut reconnaissante envers Charles d'avoir choisi ce morceau. C'était comme un hommage, même s'il n'était peut-être pas au courant de la mort de Marie. Il y avait beaucoup d'émotion et une grande douceur dans sa façon de jouer, c'était presque comme si Grand-Mère elle-même le jouait. Tout en l'écoutant, Alice repensa aux vacances qu'il avait passé ici. Son arrivée à la maison, les travaux, cette soirée où il l'avait embrassé. Et puis cet après-midi où ils étaient partis se promener tous les deux, et où ils avaient discuté de tout et de rien pendant des heures. Elle s'était sentie si bien en sa présence. Un an déjà que Charles était parti et que Grand-Mère avait eu son accident. Alice avait tellement été dans une bulle pendant un an, qu'elle n'avait pas vu le temps passer. Elle se sentait presque hors du monde, tandis que Charles, lui, avait dû en faire plusieurs fois le tour durant l'année.

La mère d'Alice était une professionnelle du tri et du rangement, et elle lui disait toujours : « si tu n'as pas porté un vêtement pendant un an, donne-le, tu ne le remettras pas ! ». Est-ce que c'était la même chose avec les sentiments ? Si un homme ne donnait pas signe de vie pendant un an, valait-il mieux l'oublier ? Si elle se montrait honnête envers elle-même, elle n'avait pas pu s'empêcher d'être dans l'attente de son retour, et elle patientait en s'occupant de sa grand-mère. Mais aujourd'hui, Marie n'était plus là, et il fallait avancer. La jeune femme avait une vie à vivre à présent, sans sa Grand-Mère, et sans Charles.

Quand la nuit fut tombée, Alice alla se coucher, en se disant que le reste de ses réflexions seraient pour demain. Au milieu de la nuit, elle fut réveillée par un bruit dehors, et une lumière. Comme si une voiture était entrée dans la cour. Elle se leva, et ouvrit les rideaux de sa chambre : une petite voiture semblait s'être garée devant la maison. Elle enfila un pull et descendit nerveusement les escaliers. Les chiens s'étaient également réveillés et aboyaient en direction de la porte. La jeune femme n'osa pas sortir et aller à la rencontre du visiteur, de peur que ce ne soit un cambrioleur. C'est alors que la sonnette retentit.
